Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 51 (1994)

Heft: 1

Artikel: Souvenirs d'un fondateur

Autor: Berchem, Denis van

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-39777

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Souvenirs d'un fondateur

Par Denis van Berchem, Genève

Lancé en 1944, le Museum Helveticum verra paraître en 1994 son tome 51. On permettra à un membre du premier comité de rédaction de rappeler à cette occasion les circonstances dans lesquelles il a été créé. La seconde guerre mondiale, qui entraîna chez nous une mobilisation générale, ne tarda pas à entraver sérieusement nos contacts avec les pays voisins, où nous avions jusqu'alors l'habitude de publier nos travaux. Du fait des restrictions que connurent bientôt les revues étrangères, les universités de Suisse alémanique aussi bien que les romandes se virent coupées de leurs débouchés habituels et ressentirent fortement leur isolement. Alors prit naissance, parmi les universitaires des diverses disciplines scientifiques, le souci d'un regroupement helvétique.

Nommé dès 1938 à la chaire de latin de l'Université de Lausanne, j'aurais dû commencer mon enseignement à l'automne 1939. Mais, en raison d'un service militaire prolongé (je commandais alors une compagnie de fusiliers) je ne pus occuper mon poste qu'à partir de l'automne 1940. Je me suis trouvé alors dans un cercle de collègues que je connaissais déjà. En effet, quatre ans auparavant, je m'étais entretenu ou j'avais correspondu avec la plupart d'entre eux. Ayant consacré à Rome deux années à l'élaboration de ma thèse, je m'étais pris à regretter que si peu de chercheurs suisses aient la possibilité de venir se former dans cette ville. Parlant avec le Professeur Ludwig Curtius, qui dirigeait alors la section romaine de l'Institut archéologique allemand, dont je fréquentais habituellement la bibliothèque, je le trouvai très disposé à accueillir dans son équipe des membres étrangers, en leur offrant des conditions de travail comparables à celles que plusieurs Suisses avaient déjà connues à l'Ecole française d'Athènes. Je me persuadai alors que la solution la plus simple, la moins coûteuse aussi, serait d'instituer quelques bourses à leur intention. Séduit par cette idée, notre ministre à Rome, Paul Ruegger, après un échange de lettres avec le Conseiller fédéral Philipp Etter, responsable du Département de l'Intérieur, s'apprêta à négocier avec l'Institut allemand. De mon côté, préoccupé de m'assurer l'appui des milieux académiques intéressés de mon pays, j'allai voir plusieurs professeurs d'archéologie et d'histoire romands et j'écrivis aux représentants les plus notoires à mes yeux de leurs universités respectives, Ernst Howald, à Zurich, Albert Debrunner, à Berne, et Peter Von der Mühll, à Bâle, de qui j'avais été l'élève lors d'un semestre passé dans sa faculté. Debrunner, ne se jugeant pas, en sa qualité de linguiste, compétent en la matière, se borna à transmettre ma lettre au président de l'Altphilologenverband. Howald et Von der Mühll, en revanche, me répondirent avec

beaucoup de chaleur et tout en me faisant part de leur inquiétude sur les chances de financement de l'entreprise, me faisaient prévoir un accueil favorable de la part de leurs collègues. Entre-temps, la situation politique en Europe se dégradant rapidement, dans le cours de cette année 1936, je dus me résigner à suspendre la poursuite de mon projet et à donner la priorité à d'autres objectifs plus personnels.

La première rencontre, dont je me souvienne, entre professeurs des sciences de l'antiquité eut lieu en 1941, à Berne, sur l'initiative de nos collègues bernois. Elle ne comportait pas d'ordre du jour, mais une réunion informelle, le matin, suivie, après le déjeuner, d'une promenade à pied sur les bords de l'Aar. Chacune de nos facultés y était représentée, par un nombre variable de ses membres. Il y fut décidé de renouveler l'expérience chaque année, nos universités se succédant pour nous inviter dans un lieu suffisamment central et d'accès facile, tel Soleure, pour les universités alémaniques, ou Chexbres, pour les romandes. C'est au cours de ces rencontres et des conversations libres de tout protocole dont elles étaient l'occasion que furent élaborés plusieurs projets communs, tels que notre revue et, pour lui donner une assise plus large, l'Association suisse pour l'étude de l'antiquité. Celle-ci s'avéra particulièrement nécessaire, lorsque, la Confédération s'étant enfin dotée, avec le Fonds national de la recherche scientifique, des moyens nécessaires à répondre aux besoins culturels, il fallut défendre nos intérêts dans un cercle grandissant de groupements scientifiques. Mais dès que fut adopté, pour nos séances, un programme plus formaliste, avec ordre du jour, procès-verbaux, rapports, etc., je sais que plusieurs de nos membres regrettèrent la liberté qui caractérisa nos premiers débats.

C'est donc au printemps 1944 que parut le premier cahier du *Museum Helveticum.* Si l'on cherche, au revers de la page de garde, la composition du comité d'édition, on ne sera pas surpris d'y trouver A. Debrunner, pour l'Université de Berne, E. Howald, doublé par l'archéologue A. von Salis, pour celle de Zurich, et Peter Von der Mühll, pour Bâle. Genève est représentée tout naturellement par mon maître l'helléniste Victor Martin, qui soutint d'emblée notre initiative, Neuchâtel par Max Niedermann, membre fidèle du Groupe romand de la Société des études latines, mais qui adhéra volontiers à une nouvelle formation. Je m'y trouve inclus au titre de Lausanne. Olof Gigon, élève de Von der Mühll, venait de trouver un poste à Fribourg et se chargea de la tâche astreignante de rédacteur de la revue, qu'il devait partager bientôt avec le Zurichois Fritz Wehrli. Il ne m'appartient pas de formuler un jugement sur la qualité de cette revue, mais sa durée même témoigne de l'intérêt qu'elle suscite encore. On souhaite que dans la période de crise dans laquelle nous sommes engagés, sur le plan politique aussi bien qu'économique, elle continue de recruter des lecteurs en Suisse comme à l'étranger, et que survive, parmi ses éditeurs, l'atmosphère d'amitié qui régnait entre ses fondateurs.